

Une voix dans le chœur

Fernand Ouellette

Volume 17, numéro 3 (99), mai-juin 1975

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29786ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ouellette, F. (1975). Compte rendu de [Une voix dans le chœur]. *Liberté*, 17(3), 118-121.

Littérature russe

*Une voix dans le chœur**

*La domination du droit cessera avec
la barbarie.*

Novalis

On a dit d'*Une voix dans le chœur* que c'était « une oeuvre de l'intérieur, comme les premiers et authentiques « Carnets de la Maison des Morts ». C'est d'ailleurs ce qu'il y a de plus frappant dans l'ouvrage d'Abram Tertz (André Siniavski). Il ne s'agit plus, comme dans *l'Archipel du Goulag*, d'un inventaire de l'injustice et de la souffrance, de la description d'un système de mort lente, d'une dénonciation des bourreaux, mais d'une pensée qui se met à fonctionner depuis le camp, sous la lumière avare de la baraque. En fait les allusions à la vie du camp sont rares. N'oublions pas que le livre est formé d'extraits de lettres de l'écrivain à sa femme, lesquelles devaient traverser la loupe des censeurs et le mur. La possibilité d'écrire à sa femme permet à Siniavski de penser, c'est-à-dire lui permet de rêver, de réfléchir, d'exprimer, au lieu de se laisser sombrer dans le vide ou la folie. Cela seul est miraculeux. Il faut bien dire que des êtres comme Siniavski, Soljénitsyne ou Nadejda Mandelstam sont des forces morales, des énergies spirituelles exemplaires. Comme l'écrivait Octavio Paz, très peu parmi nous pourraient les regarder en face. Mais voilà ! pour sentir ce poids d'humanité il faut plus qu'une simple initiation au matérialisme historique, il faut plus que l'aisance bourgeoise, il faut plus qu'un mépris du spirituel, il faut plus qu'une connaissance élémentaire de l'infini hu-

* Abram Tertz (André Siniavski), traduit du russe par Alfreda et Michel Auctourier, Editions du Seuil, Paris, 1974, 303 p.

main. Aussi nul n'est plus aveugle qu'un matérialiste d'Occident qui vient d'assimiler quelques formules.

« Je vais parler droit, parce que la vie est brève. » C'est par cette première voix du chœur que débute le livre de Siniavski. Le chœur, c'est l'ensemble des bruissements de pensées, de lieux communs, de souvenirs qui constituent le monologue des prisonniers, compagnons de l'écrivain. Et au fur et à mesure que se déroule ou éclate l'écriture de Siniavski, la présence du chœur s'amplifie, remplit des pages entières, pour peu à peu se taire et laisser la parole à l'écrivain. Comme si dans certains moments d'absence, où l'esprit était dans le désert, désaccordé, seul le murmure des compagnons pouvait lui parvenir. Comme si sa pensée n'arrivait plus à surgir, à se mettre en branle. Mais il n'est pas dans mon intention d'évoquer ici cette voix du chœur où s'entremêlent la rêverie, la lucidité et la mémoire comme un fleuve de mots en rupture continue.

Bien entendu, dans cet univers de la solitude totale, enserrée par la promiscuité, il ne pouvait pas être question de se mettre à la tâche d'un long travail de texte. La pensée n'y avait pas ses auxiliaires habituels tels que la bibliothèque, la confrontation avec les amis et le temps. C'est pourquoi Siniavski ne procéda que par fragments, par éclairs, ne pouvant se payer le luxe d'un développement. Novalis, dont la vie devait être si courte, et qui le sentait, ou Pascal, n'avait pas produit autrement. En un sens, d'ailleurs, le fragment, ou l'expression concentrée d'une pensée en errance, se prête parfaitement à celui qui est un spirituel, et pour qui le mystère fait partie intégrante de la vie. Siniavski est un « spiritualiste » et ne s'en cache pas. Ses multiples références à Kichi-Hadji éclairent sa démarche. De plus lorsqu'il affirme que « l'art est toujours plus ou moins une prière improvisée », ou que l'art est l'« évidence de l'être », ou enfin que l'art « se crée pour surmonter la mort », on se rend compte qu'en pleine culture socialiste l'écrivain n'a cure de représenter le réel tel que défini par les commissaires des lettres, mais bien que le réel, pour lui, est un abîme que l'oeil et les autres sens n'arriveront pas à épuiser. Il n'y a sans doute que les nouveaux

clercs qui ont la prétention de cerner le réel et de proposer à l'art ce seul fondement. Bref, il y a plus d'humilité chez celui qui se sait *sujet*, et qui a payé sept ans de travaux forcés pour l'affirmation du *je*. Pour celui-ci non seulement l'art n'est-il pas un reflet de la société ou du prétendu réel, et encore moins un outil d'action pour le militant, mais pour cet écrivain, ô sacrilège, l'art n'est même pas *utile* (comme on rappelait d'ailleurs récemment que la philosophie n'est pas *utile*).

Une oeuvre d'art n'enseigne rien — elle enseigne tout. L'oeuvre n'est utile ni à ceci, ni à cela, ni à autre chose encore. Elle n'est même pas utile à elle-même. Elle est réversible dans son utilité, dans son action dans les coeurs. A qui est utile *le Démon* de Lermontov — à l'athéisme ou au mysticisme? D'abord à l'un, puis à l'autre.

Voilà où conduit la liberté réelle de l'esprit au fond d'un camp socialiste. Voilà ce que c'est qu'un esprit libre, c'est-à-dire un esprit qui va au bout de sa croyance, au bout de son authenticité. Mais ce qu'il faut de mûrissement, ce qu'il faut de respect envers l'humain pour atteindre à cette liberté ! Ce n'est pas par hasard que Siniavski a été enfermé. Sur ce plan, on n'emprisonne que les êtres libres.

En regardant les gens, souvenez-vous de leur naissance encore si récente, ou de leur enfance, ou de leur mort prochaine — et vous les aimerez : tant de faiblesse !

Là est le tourment de Siniavski. Son amour de l'homme est garant de sa liberté. C'est parce qu'il aime vraiment, c'est parce qu'il pense vraiment, au lieu de réciter des préceptes de la nouvelle scolastique, c'est parce qu'il joue sa vie dans son écriture qu'il demeure un témoin. Que Brejnev ait eu le pouvoir d'envoyer Siniavski dans un camp ne prouve pas qu'il ait pensé *droit*, pas plus que cela ne prouve que Siniavski ait lui-même pensé *droit* : cela démontre que Siniavski a été fidèle à ce qu'il pensait malgré l'oppression de l'idéologie. Dans une situation de conflit où la liberté est en veilleuse, où la pensée est en veilleuse, il vaut mieux être la victime que le tyran. Car il n'y a de parole authentique que là où il y a liberté réelle. Et cette parole coûte infiniment cher. Comme l'écrivait Paz :

La défense de ce qu'on appelle les « libertés formelles » est, aujourd'hui, le premier devoir politique d'un écrivain, aussi bien à Mexico qu'à Moscou ou à Montevideo.

Le bourgeois d'Occident n'a pas à se gausser des « libertés formelles », en soulignant les contradictions du « système ». Il y en a si peu, parmi nous, qui ont simplement fait l'apprentissage de la liberté. Il ne suffit pas de hurler avec les loups ni de bêler avec les moutons. Or, trop souvent, celui qui hurle avec les loups s'imagine *parler*. Trop souvent il prend ses jeux, ses exercices de répétition et d'analyse pour de la *parole*. Malheureusement, aujourd'hui, le bruit de celui qui croit savoir, assourdit la parole de celui qui doute et qui s'avance dans les ténèbres. La certitude de Brejnev ou de Pinochet étouffe celui qui n'a pour souffle que sa seule parole, et pour ouverture que sa propre errance.

FERNAND OUELLETTE